

# "Souvenirs du Fourrier Soleil, 88e de ligne"

(Compilation de Jean-Pierre Hyvron avec l'autorisation de Philippe Meunier)

(présentation et notes par Diégo Mané, Lyon 2011)

## Histoire de mon cousin

### Chapitre 4e

L'armée française devant Saragosse -- Siège et prise de la ville -- les moines blancs du couvent de la colline -- Traits de cruauté des Espagnols -  
- Prise d'Oviédo--Bataille de Talavera--Fautes commises par le roi Joseph -



*Reddition de Saragosse, le 21 Février 1809*

Nous voilà maintenant devant Saragosse ville de fameuse et bien triste mémoire. Notre armée se présente en colonnes serrées et nous prîmes position en face du couvent de l'Inquisition, lequel était fortifié et armé de tous côtés. Il y avait plusieurs pièces de canon de gros calibre qui faisaient feu sur nous, mais ce feu ne nous empêcha pas de construire de suite des baraques dans nos bivouacs, tout autour et près de la ville. Ces baraques étaient construites avec des branches d'olivier; nous n'avions pas d'autre bois dans cette position et comme nous étions campés au milieu des vignes, les ceps nous servaient pour faire du feu dans nos bivouacs. Ces bivouacs nous abritaient bien peu, par conséquent nous étions couchés à la belle étoile et exposés à la rigueur du temps. Nous étions alors au mois de "10bre" (sic) 1808 et quoique étant dans un pays chaud, il y tombait de la neige et il y faisait froid.

Les Espagnols s'étaient embusqués sur les remparts. ils avaient été avertis du jour de notre arrivée et ils savaient que nous venions pour les bloquer; dès la première nuit donc ils firent feu sur nous; mais les boulets de canon qu'ils nous envoyaient passaient fort heureusement au-dessus de nos bivouacs sans nous faire aucun mal. Néanmoins le lendemain, à la pointe du jour, il nous fallut changer de position pour éviter le danger, car nous étions directement en face des batteries qu'ils avaient établies dans le couvent de l'Inquisition. Nos artilleurs de leur côté dressèrent promptement des batteries de gros calibre pour nous protéger, ainsi que les travailleurs occupés à creuser des fossés et des chemins couverts afin de pouvoir poser des batteries de siège.

Les soldats et les paysans espagnols se cachaient derrière les parapets des remparts et faisaient continuellement feu sur nos postes avancés. Il était bien difficile de pouvoir les découvrir, plus difficile encore de les atteindre à coups de fusil. Toutefois le canon en détruisait toujours quelques-uns et ce jeu terrible parut les effrayer. Notre intention était en nous conduisant de la sorte de les occuper, en tirillant avec eux pendant que nos soldats construisaient les batteries de siège très près des remparts.

Les paysans espagnols aussi bien que les soldats, et même les femmes faisaient le coup de fusil et criaient en se moquant de nous: Sinorès Francesca , venac nos ostrso tiene mos munthios, bueno pane, bueno vino, del carne, das galinas et das signoricas moult graciosos; c'est-à-dire: messieurs les Français, venez ici, nous avons beaucoup de bon pain, du bon vin, de la viande, des poules et surtout de gracieuses demoiselles (14). Ils nous disaient aussi que les Romains n'avaient jamais pu prendre la ville de Saragosse; que nous n'étions pas plus braves que les Romains; qu'ils sauraient bien nous forcer à abandonner le siège de leur ville et qu'ils nous reconduiraient ensuite en France à coups de canon. Mais les menaces de ces audacieux ne nous empêchaient pas de les bloquer et de les serrer d'une manière si étroite qu'on ne pouvait plus rien entrer en ville, ni avoir aucune communication avec les habitants de la campagne.

(14). Par respect pour la langue de Cervantès, que Soleil met ici à mal, je rétablis la bonne écriture des quolibets qu'il a fort bien traduit par ailleurs : "Señores Franceses, vengan con nosotros, tenemos mucho buen pan, buen vino, carne, gallinas, y señoritas muy graciosas". Il est bon d'ajouter qu'à l'exception des jolies demoiselles le reste relevait de la propagande.

Le maréchal commandant en chef les corps d'armée qui bloquaient la ville (15) avait fait approcher nos postes des remparts pendant la nuit afin de pouvoir tirer des coups de fusil sur les Espagnols qui se cachaient derrière

les parapets, parce-que de derrière cette embuscade ils plongeaient sur nous et examinaient ce que nous faisons dans les chemins couverts. Ils se doutaient que nous cherchions à établir des batteries pour battre en brèche et bombarder la ville, et ils cherchaient à faire une sortie pour nous repousser. Nos mineurs de leur côté travaillaient activement la nuit comme le jour à établir des fourneaux à mine pour faire sauter les faubourgs. Quelques jours avant les fêtes de Noël 1808, les batteries ayant été établies, les canons, les obusiers et les mortiers faisaient un feu d'enfer; ces pièces vomissaient des projectiles sur la ville et incendiaient les maisons de tous côtés. Les Espagnols étaient tellement déconcertés qu'ils ne savaient plus où se cacher, ni ce qu'ils voulaient faire, car ils voyaient qu'ils perdaient beaucoup de monde dans la ville et que les vivres diminuaient sensiblement.

(15). Le maréchal Lannes, commandant supérieur sur les maréchaux Mortier et Moncey.

Avant le commencement du siège les habitants de la campagne pensant qu'ils seraient plus en sûreté dans Saragosse que dans les villages s'étaient retirés dans cette ville sans réfléchir qu'il leur faudrait des provisions considérables de vivres de toute espèce; cette grande quantité de monde eut donc bientôt épuisé tout ce qui se trouvait dans les magasins. A la disette se joignit la peste qui décimait les Espagnols d'une manière effrayante; se voyant donc réduits aux abois ils engagèrent le général Palafox qui était le gouverneur de Saragosse à capituler. Le général leur répondit fièrement qu'il ne se rendrait qu'à la mort, et il donna ordre à tout le monde de mettre activement la main à l'oeuvre pour construire des retranchements, afin de se mettre à l'abri du danger et pour se défendre à l'occasion. Palafox espérait nous vaincre par le temps et nous forcer à lever le siège.

Les maréchaux français, qui commandaient devant la place, ayant eu connaissance de la détermination du général espagnol, firent redoubler le bombardement de Saragosse; le feu occasionna alors des incendies dans plusieurs quartiers de cette ville; les édifices les plus considérables, les magasins, étaient en feu et les maisons s'écroulaient avec fracas de toutes parts. La mort en ce moment n'épargnait personne, et les assiégés ne savaient plus où mettre les cadavres qui s'entassaient dans toutes les rues de la ville ainsi que dans les faubourgs. Le peuple était au désespoir et voulait absolument se rendre, mais cette fois encore Palafox refusa hardiment de capituler et engagea de nouveau les habitants et les soldats de la garnison à se défendre courageusement, leur promettant qu'ils ne tarderaient pas à être débloqués par des troupes qu'il attendait.

Mais les habitants ne tardèrent pas à reconnaître que le gouverneur les abusait; le bombardement continua et les Français se rendirent maîtres des faubourgs; ils passèrent ensuite, pendant la nuit et malgré le feu des assiégés, la rivière de l'Ebre au moyen des ponts volants qu'on y avait établis; cette rivière baigne le pied des murs de Saragosse et les protège extraordinairement... Quelques temps après, les faubourgs du côté du Nord et une partie de la ville tombèrent en notre pouvoir. Palafox fut blessé et mourut des suites de ses blessures (16). D'autres chefs espagnols qui comme le gouverneur préféraient mourir plutôt que de se rendre aux Français furent tués dans cette même journée.

(16). Le général Palafox ne fut pas blessé mais tomba malade comme beaucoup de défenseurs et fut fait prisonnier ce qui lui sauva la vie. Il sera "Duque de Zaragoza" et mourra en 1847.

Depuis plusieurs jours les vivres manquaient totalement; on avait mangé les chevaux, les mulets et les ânes, ainsi que les chiens et les chats, la garnison et les habitants étaient sans aucune ressource. Le général qui avait remplacé Palafox fit assembler son conseil ainsi que les autorités civiles de la ville et on décida que pour éviter de plus grands malheurs il fallait se rendre aux Français. Ce fut dans cette même journée que Saragosse ouvrit ses portes; la garnison était considérablement diminuée, car elle avait perdu beaucoup d'hommes tant par le feu que par les maladies. On constata qu'il y avait à Saragosse au commencement du siège plus de 100.000 personnes et qu'il en était mort au moins 80.000 pendant la durée du siège (17). Trente mille hommes de bonnes troupes eussent suffi pour défendre et sauver Saragosse; ce fut le trop grand nombre d'individus qui s'y étaient enfermés qui fut la cause de sa ruine.

(17). La garnison compta 26.503 fantassins, 2.000 cavaliers, 1.800 artilleurs et 800 sapeurs, soit 31.103 hommes, dont 8.200 défilèrent avec 21 drapeaux lors de la reddition. 12.000 ayant été pris avec 53 pièces, le reste compte parmi les 53.873 morts Espagnols du siège (dont moitié de paysans réfugiés). Dans une lettre du 19 Mars, Lannes dit qu'il en est mort huit à dix mille de plus depuis son entrée, "de manière que cette ville est réduite en ce moment à environ douze ou quinze mille habitants". Les Français ont perdu 3.000 hommes du fait des combats, et 1.500 se trouvent malades, beaucoup du typhus, dont ils mourront.

Après la reddition de Saragosse les troupes françaises ne firent qu'y passer sans s'y arrêter; on craignait pour elles la peste qui venait de sévir dans cette ville; on nous dirigea de suite sur Monzon, Belveder et Huesca; mais ces trois villes s'étaient rendues avant notre arrivée. Ce fut en allant à Monzon que nous passâmes dans une colline au pied d'une haute montagne sur laquelle il y avait un couvent de moines blancs. Ces religieux mal intentionnés avaient fortifié leur couvent et ils avaient tous pris les armes pour venir nous attaquer sur la route où nous devions passer.

Ils avaient été informés par leurs espions du jour où nous devions franchir la colline, et vinrent sur nous en faisant des feux de pelotons. Le général français, prévenu de l'intention de ces moines, fit passer notre cavalerie dans un gros ravin qui était sur notre droite et où elle pourrait démasquer et voir ces religieux quand ils viendraient nous attaquer. Lorsque donc ils furent à une demi-portée de fusil de nous, ils crièrent: Français, rendez-vous ou vous êtes tous morts; ils savaient que nous étions inférieurs en nombre et ils croyaient que pour cette raison ils auraient bon marché de nous. Quand ils virent que nous ne voulions pas nous rendre, ils firent une décharge de feu de file sur nous, mais ne nous blessèrent que quelques hommes parce-qu'ils tiraient trop bas. Nous déployâmes alors notre colonne et nous courrûmes sur eux à la bayonnette sans tirer un coup de fusil. Les moines apercevant ce mouvement prirent la fuite, ce fut alors que notre cavalerie arriva au galop et les chargea à grands coups de sabre, de sorte qu'en moins d'un quart d'heure tous ces mauvais religieux furent tués sur le champ de bataille. Pendant ce temps-là notre infanterie passait au fil de l'épée et de la bayonnette les autres moines qui étaient aux pièces de canon dans le couvent et qui faisaient feu sur nous.

Lorsque tous ces moines furent détruits, nous partîmes pour Belveder où nous restâmes quelques jours. De là nous partîmes pour Merida, mais ayant appris en route que cette ville avait fait soumission, nous reçûmes ordre de revenir sur nos pas et en repassant dans la colline où nous avions engagé le combat avec les moines, nous retrouvâmes leurs cadavres où nous les avions laissés. C'était une infection à ne pouvoir y résister; chaque cadavre était aussi gros qu'un tonneau de la contenance de deux hectolitres et ils étaient tous en putréfaction. Il est à croire qu'il n'y avait plus de paysans dans le voisinage, puisque ces cadavres n'avaient pas été enlevés et enterrés. Toutefois ces moines qui n'étaient que de faux religieux auraient mieux fait de rester dans leur couvent à dire leur chapelet plutôt que de venir nous attaquer et se faire tuer les armes à la main dans cette colline qui sans doute ne leur a pas servi de sépulture.

Etant arrivés dans une petite ville à 3 ou 4 lieues de Saragosse, nous reçûmes l'ordre d'aller à Palencia, ville manufacturière dans laquelle on fabrique beaucoup de couvertures de laine. Nous n'y restâmes que quelques jours; les habitants paraissaient passablement affables; il n'y en avait que fort peu qui eussent quitté leur habitation. De Palencia on nous envoya à Léon et de là dans les Asturies, pays de montagnes boisées.

Ce fut en allant à Oviédo, capitale de cette province, que nous trouvâmes sur notre route des soldats français que les Espagnols avaient assassinés

et qu'ils avaient pendus après des branches d'arbres; il y en avait d'autres qui étaient cloués après les portes de maisons qui n'étaient pas habitées, car les habitants de cette contrée s'étaient tous retirés dans les montagnes dans l'espoir d'égorger des Français quand il y en viendrait. Cette férocité nous avait rendus furieux aussi et nous désirions vivement rencontrer l'occasion de nous venger de leur scélératesse.

La ville d'Oviédo est située au nord de l'Espagne contre l'océan Atlantique. Nous rencontrâmes dans cette ville une division d'Espagnols et de Portugais commandée par le marquis de La Romana; nous attaquâmes cette division dans Oviédo même: le général y fut blessé et faillit être fait prisonnier par une compagnie de voltigeurs du 88<sup>e</sup> régiment de ligne, mais quoique blessé assez dangereusement il put encore se sauver avec une partie de sa division dans le Portugal où il est mort de ses blessures quelques mois après cette bataille qui fut la dernière de sa vie (18). Ayant eu connaissance que le reste de cette division était allé dans les montagnes du Portugal sur la frontière de l'Estramadure espagnole, et que cette troupe cherchait à entrer dans cette province, nous revînmes à Leon et de là nous allâmes à Salamanque où nous fîmes séjour, puis le lendemain de ce séjour nous passâmes à Placencia où nous nous arrêtâmes encore; or sans ces deux séjours faits mal-à-propos, nous serions arrivés assez-tôt pour nous trouver le 1<sup>er</sup> corps d'armée et le nôtre qui était le 5<sup>e</sup> à la bataille de Talavera de la Reina (19).

(18). Le général de La Romana, le héros du Danemark, dont il parvint, grâce aux Anglais, à ramener en Espagne la "Division del Norte" qu'il commandait, mourut de maladie, en 1811 !

(19). Certains ont mis ce retard sur le compte de la duplicité du maréchal Soult. Il est juste d'ajouter qu'il est au moins en partie du aux ordres supérieurs inadaptés du roi Joseph, dont l'hésitation venait aussi des conseils "divergents" et intéressés des maréchaux et généraux.

Dans cette bataille, comme dans beaucoup d'autres, les Français se sont battus un homme contre quatre ennemis (20). Il y avait à Talavera, des Espagnols, des Portugais et des Anglais: cette malheureuse affaire couta cher aux deux armées, et le champ de bataille ne fut occupé ni par l'une ni par l'autre (21). Elles s'étaient retirées chacune dans un endroit convenable pour s'occuper du soin d'enlever les blessés et les morts. Les Français par humanité transportèrent indistinctement ceux de leurs ennemis, aussi bien que les leurs dans les ambulances de Talavera (22) et ils y furent tous soignés et pansés les uns comme les autres. Cette bataille a été une des plus sanglantes de toutes celles qui ont eu lieu en Espagne depuis 1807 à 1810; on a perdu beaucoup d'hommes de part et d'autre (23).

(20). En fait 47.102 Français et Alliés, contre 20.641 Britanniques et 30.269 Espagnols.

(21). Le repli inopiné du 1er corps de Victor entraîna celui du IVe corps de Sébastiani, tous deux sans prévenir le roi Joseph. De facto le champ de bataille fut abandonné aux Anglais qui n'en demandaient pas tant. Le véritable "match nul" devenait une victoire. Merci Victor !

(22). Talavéra ne quitta pas les mains anglaises et aucun "Français libre" ne s'y trouva. Mais comme Soleil n'était pas présent et que la version qu'il donne correspond à l'officielle, que Joseph tenta vainement de "vendre" à Napoléon, notre fusilier est certainement sincère.

(23). 7.268 Français et Alliés tués ou blessés, 5.353 Britanniques et 1.200 Espagnols.

Le roi Joseph a voulu commander en personne en cette bataille, et on lui attribua des fautes qui furent la cause de notre perte. L'opinion publique était alors que, si le roi avait laissé le commandement de l'armée à un des maréchaux, les Français auraient été victorieux et que les Anglais et leurs alliés auraient été faits prisonniers et que leur artillerie ainsi que leurs bagages seraient tombés en notre pouvoir. Mais nos ennemis, qui ne devaient pas s'attendre à ce que nous ferions de fausses manoeuvres, ont su profiter habilement des fautes de ce souverain. Enfin la conduite du roi Joseph dans cette bataille a coûté aux Français un sang précieux versé en pure perte (24).

(24). Alors certes, il y a du vrai dans ces assertions... et du faux, sincère, on l'a vu. Joseph étant "Lieutenant-Général de l'Empereur en Espagne", le commandement en chef lui revenait de droit et il se devait de l'exercer, quand bien même il n'avait pas les compétences requises.

La responsabilité première est donc celle de celui qui l'avait nommé à ce poste, Napoléon Ier. Conscient des lacunes de son frère, l'Empereur lui avait adjoint le maréchal Jourdan comme Major-Général. Ce dernier était sage et de bon conseil, mais son autorité toute relative était battue en brèche par ses "collègues", qui s'exonéraient en outre de celle du roi lui-même.

Seul le maréchal Soult, qui détenait le commandement de trois corps directement de Napoléon par-dessus le roi et s'en prévalait pour agir à sa guise, avait alors un semblant de légitimité pour en imposer à ses égaux en grade sinon en talent... mais nous savons que Wellesley aurait alors refusé le combat, devenu trop inégal pour lui. Mais Soult ne pouvait arriver de sitôt !

Et si le roi ne l'attendait pas, il semble bien que c'est parce-que le maréchal Victor, en quête d'une victoire personnelle pour justifier un bâton de commandement que rien n'avait étayé dans sa carrière passée, poussa le roi à livrer une bataille qu'il se faisait fort de gagner sans attendre le maréchal Soult, sous les ordres duquel il aurait dû se ranger.

"Si l'on n'est pas capable d'enlever cette position, dit-il au roi, il faut cesser de faire la guerre". Non seulement il ne prit pas la position, ne gagnant pas la bataille, mais en outre sa retraite intempestive la fit perdre. Il ne cessa pas pour autant de faire la guerre, hélas !

Et c'est le roi qui porta le chapeau en plus de sa couronne, permettant à l'armée comme à "l'opinion publique" de croire que si un maréchal avait commandé c'en était fait des Anglais. Or donc, de facto, c'est bel et bien Victor, un maréchal, qui voulut, mena et perdit la bataille.

## Histoire de mon cousin Chapitre 5e

Bataille d'Arzobispo -- L'ennemi se retire dans l'Andalousie --  
Nous nous fortifions dans nos positions.



*Le maréchal Mortier*

Le 6 août 1809 nous arrivâmes devant la ville d'Arzobispo deux jours après la bataille dont je viens de parler (25) ; nous n'étions qu'à 4 lieues au plus de Talavera de la Reina. Il y avait déjà dans les villages voisins d'Arzobispo plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie espagnols; ces régiments qui s'étaient battus à Talavera étaient venus prendre des cantonnements dans ces villages pour s'y reposer. Ils étaient de l'autre côté de la rivière qui nous séparait, dans l'intention de s'assurer de la position que nous occupions et de nous y arrêter pendant quelques temps, en attendant les renforts qui devaient leur arriver de l'Andalousie.

(25). En fait dix jours, et à ce moment là, certes, les Français de Victor étaient entrés à Talavera, suivant de loin les Anglais qui battaient en retraite devant l'approche de Soult.

La rivière dont il est ici question passe au pied de la ville d'Arzobispo et les troupes espagnoles avaient déjà pris possession de la tête du pont qui était du côté opposé à celui où nous étions, et ils y avaient déjà établi une batterie de pièces de canon et d'obusiers, qui dès le jour-même de notre arrivée devant cette ville faisait feu sur nous dans la persuasion où ils étaient qu'ils pourraient nous empêcher d'entrer à Arzobispo, quoique cette ville champêtre fut absolument sans défense. Mais notre intention...



n'était pas d'y pénétrer avant de nous être bien assurés de la force de nos ennemis et de la position qu'ils occupaient.

Le maréchal Mortier duc de Trévise envoya de suite des hussards et des chasseurs à cheval en éclaireurs de l'autre côté de la rivière. Ils la passèrent à un gué assez éloigné pour que les Espagnols ne pussent pas les voir passer. Ces cavaliers furent directement au village qui était le plus près de nous, et ils trouvèrent des cavaliers espagnols couchés dans les premières maisons, lesquels cavaliers dormaient si profondément qu'ils n'entendirent pas nos hussards, ils n'avaient même point mis de factionnaires pour les garder.

Nos éclaireurs, après avoir rempli leur mission se retirèrent promptement et en silence, sans faire d'autres bruits que celui du piétinement de leurs montures. Il est à croire que les cavaliers espagnols ne soupçonnèrent pas que nos cavaliers étaient allés dans le village où ils étaient puisqu'ils ne les dérangèrent pas. Enfin nos hussards revinrent dans le camp et informèrent le maréchal de ce qu'ils avaient découvert dans la course qu'ils venaient de faire de l'autre côté de la rivière.

Après avoir bien examiné la position de l'ennemi et pris les renseignements nécessaires, le maréchal donna immédiatement l'ordre d'attaquer les Espagnols. On fit passer aux gués des compagnies de voltigeurs qui tenaient la queue des chevaux de nos cavaliers qui devaient passer les premiers dans plusieurs endroits. Pendant qu'ils faisaient cette traversée, nos régiments d'infanterie et notre artillerie devaient franchir au pas de course la rivière sur le pont, à la tête duquel se trouvait la batterie espagnole qui ne cessait de faire feu sur nous.

Il s'agissait donc d'abord de s'emparer de cette batterie parce qu'elle nous criblait, et après nous en être emparés nous devons marcher sur les colonnes espagnoles qui venaient en masse dans la plaine pour nous attaquer. Comme ils étaient trois fois plus nombreux que nous, ils s'imaginaient qu'ils seraient victorieux et nous feraient prisonniers.

La cavalerie et nos voltigeurs qui venaient de passer ensemble la rivière à gué se trouvaient sur la rive et peu éloignés des colonnes espagnoles qui se trouvèrent sans s'y attendre entre deux feux. J'oubliais de dire que M. de Saint-Vincent, lieutenant de voltigeurs au 88<sup>e</sup> de ligne, avait, avant d'attaquer les Espagnols, examiné une position convenable à droite de la ville d'Arzobispo. Il en fit part au maréchal et lui conseilla de faire établir de suite une batterie de pièces de canon dans cette position, afin de...

foudroyer et de démonter la batterie espagnole qui était à la tête du pont où nous devions passer. Cette batterie fut bientôt établie et démonter la batterie espagnole et s'en emparer ne fut plus que l'affaire de quelques minutes. Il y avait au service de cette batterie de courageux Espagnols qui préférèrent se faire tuer sur leurs pièces plutôt que de se rendre aux Français. Notre batterie les écrasait, on voyait sauter en l'air les membres de ces canoniers qui volaient en lambeaux.

La batterie ennemie emportée, nous marchâmes sans nous arrêter et à la bayonnette sur les colonnes espagnoles qui venaient contre nous en cherchant une position avantageuse pour nous y attendre de pied ferme. Mais notre cavalerie et nos voltigeurs qui les suivaient par derrière dans un petit vallon où ils se trouvaient masqués par des arbres, voyant le moment d'attaquer l'ennemi arrivèrent au galop sur ces colonnes à grands coups de sabre et à la bayonnette, tandis que de notre côté nous les attaquions vigoureusement à la bayonnette.

Enhardis par le succès qu'ils avaient eu à la bataille de Talavera, ces Espagnols comptaient nous détruire complètement; mais ils se trompèrent. Nous les attaquâmes si vivement par devant et par derrière qu'ils furent promptement en pleine déroute; ils n'eurent pas le temps de recharger leurs armes après la première décharge qu'ils firent trop tôt; ils se pressèrent tant qu'ils ne nous tuèrent et ne nous blessèrent que quelques hommes parce qu'ils avaient tiré trop bas ou trop haut, tandis que de leur côté ils perdaient beaucoup de monde.

Notre cavalerie les sabrait de tous côtés et fort heureusement pour les Espagnols qu'ils se trouvaient près des montagnes couvertes d'épaisses broussailles et que la nuit vint aussi les protéger: sans cela, nous les aurions tous faits prisonniers. Ils se retirèrent donc dans ces montagnes escarpées où l'obscurité de la nuit ne nous permettait pas de nous aventurer sans courir les plus grands dangers.

Nous retournâmes donc dans nos bivouacs près d'Arzobispo, et en repassant sur le champ de bataille nous eûmes la douleur d'entendre les cris déchirants des malheureux blessés qui brûlaient au milieu des champs de blé: la moisson qui aurait dû être faite ne l'était pas encore à cause des circonstances de la guerre; le canon avait mis le feu dans les blés, de sorte que toute la plaine présentait l'aspect d'un vaste incendie. Mais comme nous n'étions pas en force, nous n'avions pas pu laisser des hommes pour enlever de suite nos blessés lorsque nous poursuivions notre ennemi qui lui-même avait laissé des blessés sur le champ de bataille.

Nous enlevâmes donc tous ceux qui avaient encore signe de vie et nous les portâmes indiscrètement à Arzobispo où il y avait une ambulance et où on les fit soigner du mieux qu'il était possible eu égard à la position où nous les trouvions. Il y avait beaucoup plus d'Espagnols que de Français; mais ils avaient tous tant souffert du feu que malgré les soins qui leurs furent prodigués, il y en eut peu qui échappèrent à la mort.

L'armée française qui s'était battue à Talavera de la Reina y avait perdu beaucoup d'hommes, mais les Espagnols en avaient perdu bien davantage ainsi que les Anglais et les Portugais. Sans compter ceux que les Espagnols et les Portugais avaient perdus à la bataille d'Arzobispo. Notre ennemi se voyant donc réduit à quelques milliers d'hommes et se croyant trop faible pour nous résister se retira dans les montagnes de l'Andalousie, pour s'y reposer et y attendre le renfort de troupes qu'il espérait recevoir.

Quoique bien désorganisées, ces troupes espagnoles avaient toujours l'intention de venir nous attaquer, lorsqu'elles seraient renforcées, et nous de notre côté nous prenions les moyens de défense dans les positions que nous occupions le long de la Guadiana. Nous restâmes pendant quelque temps dans les environs d'Arzobispo sans voir l'armée ennemie, néanmoins nous étions toujours sur le qui-vive et nous prenions les armes tous les jours, lorsqu'on battait la diane, à deux heures du matin, et nous nous rendions au lieu désigné qui était en avant de la ville.

Il en était de même sur toute la ligne dans l'armée française, ainsi que dans l'armée espagnole. Nos fusils étaient toujours chargés en cas d'événement car nous n'ignorions pas que, tout autour de nous, il y avait toujours des bandes de brigands qui cherchaient à surprendre nos postes avancés et à les égorger. Ces postes étaient souvent attaqués la nuit: nous fûmes donc obligés de les doubler pendant tout le temps de notre séjour sur la ligne.

Nous n'occupions dans la ville d'Arzobispo que les couvents et les grosses maisons qui n'étaient pas habitées. Une grande partie des moines et des riches propriétaires de cette ville était à la tête des guérillas pour ne pas dire des brigands. Nous étions pourtant très pacifiques pour ces gens-là lorsqu'ils rentraient dans leurs maisons, nous donnions même des vivres à ceux qui en manquaient, mais la plupart des moines et des notables du pays ne sont pas rentrés chez eux pendant tout le temps que nous sommes restés dans la ville; il est certain que nous n'y étions pas en sûreté.

## Histoire de mon cousin

### Chapitre 6e

Nous cantonnons à Talavera et à Tolède -- Comment nous vivons dans ces cantonnements -- Les Espagnols un peu plus affables -- Beau trait d'humanité du lieutenant Cartigny -- Les Espagnols se disposent à nous attaquer -- Bataille d'Ocaña -- Les Espagnols nous dressent des embûches.



*Le maréchal Soult, vainqueur d'Ocaña*

Nous étions donc à Arzobispo quand nous reçûmes l'ordre d'aller à Talavera de la Reina pour remplacer les régiments qui étaient restés dans cette ville depuis la bataille dont il a été question plus haut. Ces régiments avaient beaucoup souffert et ils avaient besoin de se reposer; on les envoya à Madrid où les vivres étaient plus abondants qu'à Talavera et que dans les environs de cette ville, car l'armée avait épuisé toutes les ressources qui se trouvaient dans cette contrée.

Le jour de la bataille de Talavera, les boulets de canon avaient démoli une grande partie des maisons de cette ville, de sorte qu'il n'était plus possible de les habiter sans les réparer. Il fallut donc envoyer plusieurs régiments de notre corps d'armée à Tolède et dans les environs de cette ville pour y cantonner; or les vivres y étaient aussi rares qu'à Talavera, et il y avait autant de misère. Les paysans avaient laissé les blés sur pieds afin que l'armée française ne put pas en profiter; les soldats coupaient...

donc ces blés abandonnés, puis ils les battaient et ils portaient le grain dans des moulins qui étaient à moins de trois lieues de nos cantonnements, car les moulins sont forts rares dans ce pays-là. Nous établîmes dans chaque régiment des manutentions pour faire du pain à toute notre armée qui en manquait depuis déjà un certain temps. Nous trouvions encore du vin dans quelques villages et on en donnait un demi-litre par jour à chaque homme; mais comme le soldat a un nez de chien et qu'il ne manque pas de sonder et de chercher partout, il trouvait souvent du vin qui était caché dans les montagnes, alors il augmentait sa ration de liquide selon que sa bonne fortune le favorisait.

Mais il trouvait rarement du pain, quant' à la viande, on s'en procurait assez facilement dans les montagnes où se trouvaient quantités de troupeaux de brebis et de chèvres et on faisait de bonnes provisions. Chaque régiment avait son troupeau qu'on entretenait toujours d'un nombre suffisant en cas de besoin; mais comme les boeufs et les vaches sont peu connus dans ces contrées, nous avions bien rarement de ces viandes pour ration.

Souvent nous endurions la faim et la soif surtout quand nous devions livrer quelque bataille; on manquait toujours de pain le jour où l'on se battait, parce-que trois ou quatre jours avant le combat on distribuait à la troupe des vivres pour plusieurs jours. Or le soldat se trouvant trop chargé en jetait une partie avant de se mettre en route de sorte que le jour de la bataille il se trouvait exténué de fatigue et la plupart du temps sans nourriture.

Pendant que nous étions à Talavera, bon nombre de paysans rentrèrent dans leurs maisons; la misère les forçait à revenir chez eux, plusieurs même semblaient reconnaître leurs erreurs, et nous avouaient qu'ils avaient eu bien des torts à notre égard. Ils déclaraient que le clergé espagnol les avait trompé en leurs peignant les soldats français comme des antropophages envoyés pour détruire la religion catholique dans leur pays. Lorsque donc les honnêtes gens nos eurent reconnus ils nous témoignèrent leurs regrets de nous avoir si mal jugés et d'avoir cherché à nous égorger, de sorte que pendant un certain temps nous n'eûmes qu'à nous louer de leur affabilité et de leurs bons procédés envers nous.

C'est ici le lieu de parler d'un trait d'humanité dont nous fûmes les témoins et qui fait trop d'honneur à son auteur pour être passé sous silence. Pendant que nous guerroyions en Espagne en 1810, se trouvait dans notre corps d'armée un lieutenant qui s'appelait Charles Claude...

Cartigny, né à Dieppe en 1782. Comme il parlait l'Espagnol avec facilité les chefs lui confièrent plusieurs missions délicates dont il s'acquitta avec autant de courage que d'intelligence. La guerre de destruction que nous faisons alors était antipathique à sa généreuse nature. Un ordre cruel dont il fut chargé, mais qu'il sut ne pas accomplir, le détermina à quitter le service.

Le curé d'un village des environs de Burgos avait été dénoncé au quartier général comme fomentant un soulèvement contre les Français. En campagne la justice militaire est fort expéditive. L'état-major décide que le curé sera pendu, et c'est Cartigny qui reçoit l'ordre d'aller, à la tête d'un détachement, remplir cette terrible mission. L'obéissance passive du soldat lui fait un devoir d'obéir sans faire aucune observation. Il arrive la mort dans l'âme au village, il s'informe et va droit au presbytère. Il y pénètre après avoir fait ranger sa troupe en bataille.

La servante le reçoit et l'introduit près de son maître. C'était l'heure du dîner, le curé invite cordialement Cartigny à y prendre part et lui demande le motif de son passage par son village. A la vue de la réception qu'on lui fait et surtout de la physionomie de l'hospitalier ecclésiastique, Cartigny sentit mieux encore ce que sa mission avait de pénible. Figurez-vous un gros homme d'une soixantaine d'année, à figure réjouie, à la physionomie ouverte, dont les yeux se portaient avec amour sur la table servie et dont l'odorat semblait être agréablement chatouillé par les suaves émanations des mets peu nombreux mais choisis dont se composait son repas. Certes, ce brave prêtre, avec de semblables dehors, avec son culte pour les jouissances gastronomiques, n'était pas un conspirateur bien à craindre. Cartigny sent redoubler son embarras à la pensée de frapper ce vénérable vieillard.

Il était resté près de la porte, debout, le regard fixe, ne sachant que répondre à la franche invitation du bon curé. Cependant les minutes s'écoulaient; ses soldats pouvaient se présenter et découvrir celui qu'il désirait sauver. Il se creusait le cerveau pour trouver le moyen de ne pas exécuter sa mission, lorsque tout à coup au milieu de sa perplexité, il avisa, dans la chambre ouverte du prêtre, une fenêtre donnant sur le jardin: c'est un trait de lumière pour lui; le moyen est trouvé.

Le vieillard étonné de son silence renouvelait ses offres amicales --"vous ignorez, monsieur le curé, dit-il, le motif de ma présence ici. Je suis envoyé, et je viens ici pour vous pendre". A ces mots, le vieillard recule saisi d'effroi; il se trouble, il pâlit, il chancelle. Cartigny s'élance, le...

soutient et, le conduisant vers la chambre en lui montrant les jardins, il lui dit: "sauvez-vous, señor padre, sauvez-vous, ma mission est remplie, je ne vous ai pas trouvé".-- Ces paroles ont suffi à rendre au vieux curé l'usage de ses sens; il serre la main du généreux lieutenant, lui jette un merci plein de reconnaissance , et soulevant sa soutane, il se met à courir et à franchir la haie voisine pour se soustraire au danger qui le menace.

Resté seul avec la servante, Cartigny appelle son monde et ordonne une perquisition qui, bien entendu n'aboutit à rien. De retour au quartier général, il rend compte de l'insuccès de sa mission. Le général à son récit, fronce le sourcil. "Lieutenant, lui dit-il, vous êtes philanthrope, c'est une vertu qui vous sera nuisible si vous voulez faire votre chemin dans l'état militaire. La guerre impose souvent de pénibles devoirs: il faut opter entre leur strict accomplissement ou l'abandon d'une carrière pour laquelle on n'est pas fait." Cartigny quitta le service militaire et rentra en France.

Je parlais tout à l'heure des bonnes dispositions des Espagnols à notre égard, mais je dois me hâter de dire que cet heureux changement en notre faveur ne dura pas longtemps. Nous nous aperçûmes quelques semaines après que ces mêmes habitants devenaient fiers et même audacieux; ils nous insultaient parce qu'ils avaient appris qu'une armée nombreuse d'Espagnols venait dans les environs de Tolède pour nous attaquer, et comme ils étaient beaucoup plus nombreux que nous, ils espéraient qu'ils nous battraient, qu'ils nous feraient prisonniers, et puis ensuite qu'ils iraient à Madrid chasser le roi Joseph, s'ils ne pouvaient le prendre, et y installer comme roi un prince de ce pays.

Nous ne tardâmes pas effectivement à apprendre que plusieurs divisions de troupes espagnoles s'étaient réunies et qu'elles venaient pour nous attaquer dans l'espérance de nous vaincre et que ces divisions étaient déjà près de la ville d'Ocaña dans la Mancha. Entre la ville d'Ocaña et Aranjuez il y a une plaine assez vaste pour que deux-cents mille hommes puissent y manoeuvrer et y livrer bataille. Nos généraux ayant été informés assez tôt de l'intention des troupes espagnoles, donnèrent de suite ordre de se mettre en marche pour aller à la rencontre de l'ennemi.

Nous partîmes de Talavera, en silence et pendant la nuit, et à la pointe du jour nous étions à Tolède. En passant dans les rues de cette ville les habitants qui étaient à leurs fenêtres, crachaient sur nos têtes, nous menaçaient et nous insultaient en nous disant que nous serions bientôt leurs prisonniers et que déjà les prisons de Tolède étaient prêtes pour nous loger. Nous continuâmes notre route sans nous arrêter et à minuit...

de la nuit suivante nous arrivâmes au chateau royal d'Aranjuez où le 1er corps d'armée commandé par le maréchal Victor duc de Bellune était déjà arrivé. Aussitôt notre arrivée près de ce château ce corps d'armée se mit en marche se dirigeant sur la ville d'Ocaña.

Lorsque le jour parût, nous reçûmes l'ordre de partir et nous suivimes la même direction que le 1er Corps, et, en arrivant dans un massif d'oliviers et de chênes verts nous aperçûmes ce corps d'armée qui se battait déjà près d'Ocaña (26); la fusillade et la canonade faisaient un feu continu et la fumée nous empêchait de pouvoir distinguer les mouvements que faisaient les armées. En arrivant sur la plate-forme où se trouvait le massif d'arbres dont je parlais tout-à-l'heure et qui était à l'extrémité de la plaine, on nous commanda de rester dans cette position jusqu'à nouvel ordre; nous y restâmes donc depuis le matin jusqu'à quatre heures du soir, ayant toujours l'arme au bras. Devant nous se trouvaient des pièces de canon masquées par le tertre de la route qui conduit à Ocaña; ces pièces faisaient feu sur nous et les boulets venaient tuer les hommes dans nos rangs: le soldat était donc impatient de se mesurer avec l'ennemi, et demandait à courir sur lui à la bayonnette.

(26). Le 1er corps ne participa pas à la bataille d'Ocaña, bien que très proche des combats, mais il est bien possible qu'on l'aie fait croire aux soldats du Ve corps pour les encourager.

Enfin nous étions toujours là, l'arme au bras attendant des ordres qui ne venaient pas, lorsque tout-à-coup nous entendîmes sur notre droite un grand bruit. C'était le roi Joseph avec son état-major "-Maréchal, dit-il au duc de Trévise, je crois qu'il est prudent pour nous de battre en retraite"- "Sire, répondit respectueusement Mortier, depuis que j'ai l'honneur de commander je n'ai jamais lâché pied devant aucun ennemi, je ne voudrais pas commencer aujourd'hui à faire cet acte de lâcheté devant celui-ci, quoiqu'il soit beaucoup plus nombreux que nous" (27) et de suite il donna ordre de battre la charge et de marcher à l'ennemi au pas de course et la bayonnette en avant.

(27). Le maréchal Soult commandait de fait, et il n'entra pas un instant dans ses vues de battre en retraite. La cavalerie était chargée de forcer celle des Espagnols sur la gauche pendant que l'artillerie de Sénarmont "préparait" le centre ennemi pour l'attaque frontale de l'infanterie de Mortier, prévue dès que les cavaliers vainqueurs débouleraient dans le dos du centre espagnol. Tout se déroula à la perfection et l'armée espagnole fut mise en déroute.

Tous les tambours battent donc la charge et notre corps d'armée s'élance comme un seul homme avec une ardeur extraordinaire. L'ennemi épouvanté se désunit et en moins d'un quart d'heure l'armée espagnole qui



se croyait victorieuse est enfoncée et mise en déroute complète. Alors la cavalerie légère qui était sur notre gauche en observation, court au galop et charge les Espagnols qui battaient en retraite dans le plus grand désordre. L'infanterie les enveloppe d'un côté, la cavalerie les cerne de l'autre et dans un seul coup nous faisons 80 à 90 milles prisonniers (28).

(28). Environ 30.000 Français, Allemands et Polonais, au prix de 1.700 tués ou blessés, écrasèrent environ 60.000 Espagnols, leur infligeant 5.000 tués ou blessés et 20.000 pris. Débordés par le nombre de ces derniers, les Français, après les avoir désarmés, en laissèrent partir un grand nombre en leur disant de rentrer chez eux et de quitter un métier (celui de soldat) pour lequel ils n'étaient pas faits. Il va de soi que la démarche ne porta pas les fruits escomptés et que l'on retrouva ces mêmes soldats sur d'autres champs de bataille.

De toutes façons, et les exemples abondent, les Français ne savaient pas du tout garder leurs prisonniers et la plupart, en fait tous ceux qui le voulaient, finissaient par s'enfuir, comme le chapitre suivant vous en donnera une relation circonstanciée.

Les vaincus mirent de suite bas les armes; ils avaient tous de bonnes capotes neuves: nos soldats échangèrent avec eux parce-que les leurs étaient vieilles et mauvaises. Cet échange, comme on le pense bien, se fit sans difficultés et surtout sans mieux value; ces Espagnols étaient bien contents de n'avoir à regretter que leurs capotes, ils s'estimaient fort heureux de n'être pas maltraités. Il ignoraient que les Français n'ont jamais abusé de la victoire, ni traité avec inhumanité les prisonniers, ni les habitants des pays conquis.

Quelques jours après, nous revinmes dans les environs de Tolède et nous primes des cantonnements dans les villages qui sont sur la route qui conduit dans l'Andalousie; cette route traverse la Sierra Morena (montagne noire)(29). Nous trouvâmes ces paysans un peu moins fiers et beaucoup plus honnêtes qu'avant la bataille d'Ocaña dont le résultat les avait fortement humiliés et découragés, car ils croyaient que leur armée devait être victorieuse, et ils voyaient avec chagrin qu'elle avait au contraire été battue et prisonnière.

(29). Sierra Morena signifie Montagne Brune, pas Montagne Noire qui serait Sierra Négra.

Ces paysans faisaient contre mauvaise fortune bon coeur, et ils n'avaient pas laissé paraître au dehors le chagrin qu'ils avaient de la perte des troupes sur lesquelles ils fondaient tant d'espoir. Nous nous trouvions justement alors dans le pays qu'habitait autrefois le seigneur Don Quichotte de la Mancha; ce pays est très fertile: il abonde en blé, en vin, ainsi qu'en olives dont l'huile est la branche principale du commerce.

Pendant que nous étions dans ces provinces nous nous disposions à passer la Sierra Morena pour aller dans l'Andalousie sachant que les débris des armées espagnoles s'étaient retirés dans ce pays pour s'y réorganiser et venir nous attaquer quand nous passerions cette montagne dans laquelle les Espagnols avaient placé des mines de chaque côté de la route par laquelle nous devons passer.

Nous ne restâmes que peu de temps dans les cantonnements dont je viens de parler parce-que le 1er corps d'armée devant franchir la montagne le même jour que nous, était allé à quelques lieues plus loin pour la traverser dans un sentier tellement étroit et resserré qu'on ne pouvait y passer qu'un seul homme à la fois.

Les soldats du 5ème corps d'armée ne voyant ceux du 1er corps ni devant ni derrière nous, pensèrent qu'ils étaient restés dans les cantonnements pour s'y reposer, car ils avaient perdu beaucoup de monde dans la bataille d'Ocaña, et ils étaient aussi bien fatigués des marches forcées qu'ils avaient faites avant et après cette bataille (30).

(30). L'inquiétude de ne pas voir le 1er corps est palpable, et l'hypothèse qu'il soit au repos par suite de pertes, au demeurant pas subies, n'était pas fondée. Les contre-marches et marches forcées étant toutefois souvent le lot du 1er corps il était effectivement bien fatigué mais pas au repos pour autant. Il fut dirigé droit sur Cadix, qu'il aurait pu enlever à un jour près, tandis que le Ve corps était envoyé vers Badajoz.

Nous nous étions donc mis en route et nous arrivions près de la Sierra Morena vers les 4 heures du soir; toutefois nous en étions encore assez éloignés pour ne craindre aucun danger. On nous fit alors faire halte et on envoya des compagnies de voltigeurs en tirailleurs pour reconnaître la situation de la route; sachant qu'elle était minée et que des troupes espagnoles gardaient ce passage pour nous le disputer.

Mais quand les voltigeurs furent à une portée de fusil des mines, les Espagnols y mirent le feu, et l'explosion fut si forte que de nombreux soldats furent effrayés. Mais ces mines avaient été mal construites et mal dirigées, de sorte que leurs feux n'endommagèrent que faiblement la route; nous n'eûmes même ni tué, ni blessé; et après l'explosion, nous nous mimes en marche et nous passâmes la montagne sans difficulté.